

LE SENS DE LA FÊTE

LE NOËL DE MICKEY



Texte **DICK TOMASOVIC**

Véritable manifeste esthétique et idéologique de la firme Disney pour l'époque contemporaine, *Le Noël de Mickey* (Burny Mattinson, 1983) s'approprie le célèbre conte de Dickens pour repositionner son univers féérique.

QU'EST-IL ARRIVÉ à Mickey?

Bien sûr, ses grandes oreilles sont partout, mais depuis quand n'a-t-il pas vécu une de ces trépidantes et saugrenues aventures sur le grand écran? Au début des années 1980, cela fait bientôt trois décennies que l'on est sans nouvelles du personnage le plus célèbre de Walt Disney, cette souris avec laquelle tout a commencé, comme il aimait le répéter, un peu abusivement d'ailleurs. Trente ans... Dans une vie de souris, comme dans celle d'un emblème de la pop culture, c'est une éternité. Trente ans de placard. Trente ans à ne servir que de simple mascotte

d'un empire du divertissement. Trente ans à ne figurer que sur des pin's et des badges, des montres et des parapluies, des bonnets et des mallettes. Trente ans à se faire accessoiriser à toutes les sauces, à servir de simple porte-étendard, à se trouver réduit à un logo, à ne plus être qu'une silhouette. Trente ans que Mickey Mouse, cet irrésistible personnage à la frimousse poupinie qui avait tant fait vibrer les spectateurs, n'a plus fait l'objet d'un cartoon, lui, le roi du dessin animé. Bien sûr, ses aventures n'ont jamais cessé de se poursuivre, mais ailleurs, sur papier, dans des bandes dessinées éditées un peu partout autour du monde, dans une suite de vignettes fixes.

DISNEY PARADE

Aussi belles et dynamiques soient-elles, ce n'est pas tout à fait la même chose pour un personnage conçu pour être fondamentalement animé et dont les danses, les pirouettes et les courses-poursuites éblouissent petits et grands spectateurs des salles obscures. Sa dernière carte postale animée nous saluait depuis la plage. Dans *MICKEY À LA PLAGE*, dernier cartoon de la série Mickey Mouse, daté d'avril 1953 et réalisé par Charles A. Nichols, la

souris se faisait de surcroît en partie voler la vedette par son chien : Pluto s'y débattait longuement avec une palourde particulièrement encombrante. C'était la fin d'une époque, celle du dessin animé, et plus largement des programmes courts, accompagnant la sortie des longs métrages dans une véritable séance cinématographique. Lorsque, pour les fêtes de fin d'année de 1983, les studios Disney n'ont rien à présenter (*ROX ET ROUKY* date de 1981 et *TARAM ET LE CHAUDRON MAGIQUE* ne sortira qu'en 1985), il est décidé de soutenir la ressortie sur les grands écrans des *AVENTURES DE BERNARD ET BIANCA*¹⁹⁷⁷ (Art Stevens, John Lounsbury & Wolfgang Reitherman) par un moyen métrage ambitieux. Mickey peut enfin se dégourdir les pattes et bien plus longtemps que les sept minutes fatidiques du cartoon classique puisque la longueur du film imaginé dépassera les vingt minutes pour constituer un réel produit d'appel pour les amateurs de Disney. *LE NOËL DE MICKEY* sera d'ailleurs disponible dès l'année suivante à la vente sur support VHS, en même temps

→
Ebenezer Scrooge fait la connaissance du fantôme géant des Noëlés présents.

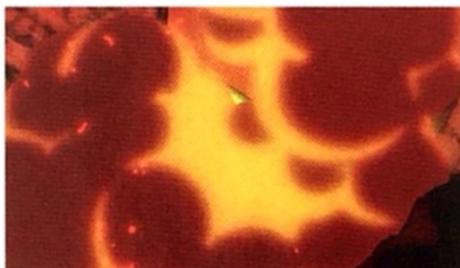
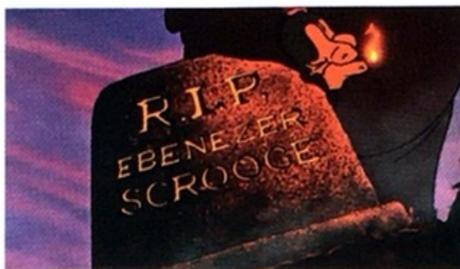


qu'il se retrouvera diffusé sur NBC, avant de devenir l'une des œuvres les plus multidiffusées du catalogue Disney en période de fêtes. En somme, un chef-d'œuvre instantané.

Il est vrai que le film avait été immédiatement imaginé comme un «classique» des studios. Il y a d'abord évidemment ce retour de Mickey sur le devant de la scène, présenté d'emblée comme un événement par le titre même du film qui explicite dans le même temps le geste d'appropriation du célèbre conte de Charles Dickens (*MICKEY'S CHRISTMAS CAROL*). Une manière forte de faire main basse sur l'une des œuvres phares du grand écrivain, figure essentielle de la littérature anglo-saxonne du XIX^e siècle. À vrai dire, Mickey joue surtout à nouveau le rôle d'emblème pour la firme, puisqu'il ne peut évidemment incarner le personnage principal du film (le rôle du vieil usurier Scrooge échoit naturellement à l'Oncle Picsou – Carl Barks s'était d'ailleurs inspiré de la figure de vieil avaré imaginé par Dickens pour donner naissance à son canard –, Mickey incarnant plus modestement le fidèle et timoré employé Bob Cratchit). Il est par ailleurs presque de tradition désormais de voir Mickey passer au second plan dans les films qui annoncent pourtant sa place centrale (comme dans le film-attraction *MICKEY'S PHILHARMAGIC*, créé dès 2003 pour les parcs Disney et dans lequel Donald Duck lui vole totalement la vedette). Mickey vaut donc pour Disney, ici comme ailleurs, puisque le film s'enracine dans l'histoire du studio et se transforme vite en une parade festive mettant en scène nombre de personnages phares («Disney's Christmas Carol» aurait été, de ce point de vue, un titre plus franc).

DISNEYVERSE

Ensuite, l'idée du moyen métrage trouve son origine dans un enregistrement sonore datant de 1974 pour Walt Disney Records, devenu un disque à succès, largement plébiscité par les fans, qui convoque les personnages les plus connus du studio pour mettre en ondes le conte de Dickens. C'est l'animateur vétérinaire Burny Mattinson, soutenu par le nouveau directeur géné-



ral des productions Disney, Ron Miller, le gendre de Walt, qui lance l'idée d'une adaptation pour le grand écran de ce disque, en modifiant quelque peu le «casting» initial. Il se trouve aussitôt chargé de la réaliser. L'un des premiers enjeux du projet semble bien de faire vivre la mémoire du studio et d'imaginer une sorte d'univers partagé en mélangeant les personnages des différents films et séries à l'occasion de la reformulation de ce conte de Noël ultime. Ainsi, dès les premiers plans montrant Picsou/Scrooge traverser les rues enneigées d'une petite ville du XIX^e siècle, le Grand Méchant Loup apparaît en père Noël de l'Armée du Salut dont la collecte d'argent est soutenue par une chorale composée des trois petits cochons, tous ces personnages étant bien sûr issus du fameux cartoon de 1933 de la série des *Silly Symphonies* (*LES TROIS PETITS COCHONS* de Burton Gillett). On croisera encore parmi les figurants Max Hare et Toby Tortoise (sortis du *LIÈVRE ET LA TORTUE*, une *Silly Symphony* de 1935 réalisée par Wilfred Jackson), ainsi que les chouchous du public Clarabelle et Horace, Tic et Tac, Riri, Fifi et Loulou, l'Oncle Waldo des *ARISTOCHATS*¹⁹⁷⁰ (Wolfgang Reitherman) et Dame Gertrude de *ROBIN DES BOIS*¹⁹⁷³ (Wolfgang Reitherman).

PATRIMOINE CACHÉ

La présence de bien d'autres personnages moins connus de cet univers invite le spectateur à considérer plus en profondeur l'histoire des productions Disney (les fouines de *LA MARE AUX GRENOUILLES*, par exemple, une autre adaptation de la littérature britannique du XIX^e siècle et l'un des moyens métrages composant *LE CRAPAUD ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE* en 1949). Parmi les rôles plus importants de la distribution, on reconnaît Donald Duck en neveu de Scrooge, Daisy Duck en amour de jeunesse du vieil avaré, Minnie Mouse en épouse de Bob Cratchit et mère de trois enfants, dont le petit Tiny Tim

← Dans son troisième rêve, Scrooge tombe sur sa propre dépouille et sur Pat Hibulaire (le fantôme des Noël's futurs) avant de goûter aux flammes de l'enfer.

si souffrant, ou encore Thaddeus Toad en Fezziwig, l'ancien employeur de Scrooge. Le rôle du fantôme de l'ancien associé de Scrooge, Jacob Marley, qui traîne ses lourdes chaînes et vient l'avertir de la visite imminente de trois esprits, est confié à un Dingo toujours aussi maladroit (le gag cartoonesque n'est évidemment pas absent de la reformulation de ce conte traditionnel). Les rôles des fantômes de Noël sont tenus par des personnages pour le moins inattendus : Jiminy Cricket, la conscience morale de PINOCCHIO¹⁹⁴⁰ (Ben Sharpsteen & Hamilton Luske), emmène Scrooge sur les traces de son passé, tandis que Willie le Géant, échappé du moyen métrage MICKEY ET LE HARICOT MAGIQUE¹⁹⁴⁷ (Hamilton Luske & Bill Roberts) qui constitue par ailleurs l'une des productions mo-

Hibulaire tandis que l'usurier acariâtre chute dans sa propre fosse funèbre qui s'ouvre sur les flammes de l'enfer. Cette dernière vision cauchemardesque, comme chacun le devine, transformera totalement le mesquin canard qui se réveillera en prenant conscience de l'importance et de la beauté des valeurs humaines. Scrooge s'empressera dès lors de se montrer généreux avec tous ses interlocuteurs et célébrera enfin comme il se doit l'esprit de Noël en compagnie de la famille Cratchit qu'il comble de cadeaux.

DICKENS X DISNEY

Avec cette adaptation cinématographique d'un disque à succès sorti une décennie plus tôt, Burny Mattinson, qui avait quitté sa carrière de batteur de jazz en découvrant PINOCCHIO

dès l'élégant générique composé de superbes cartons sépia et d'illustrations d'une pure beauté académique, plaçant Mickey et ses comparses dans des environnements parfaitement dickensiens. Ces dessins sont réalisés par Michael Peraza qui avait soigneusement étudié le style des animateurs légendaires de Disney.

APPROPRIATION CULTURELLE

Mais le geste le plus fort accompli par le film est sans doute sa razzia idéologique. LE NOËL DE MICKEY parvient non seulement à s'emparer des précieuses valeurs culturelles de la fête de Noël, mais aussi de celles d'Halloween, qui, dans cette vision, est moins son antithèse que son produit contrastant introductif. En effet, la dimension fantastique du récit, relativement effrayante ou du moins crépusculaire (le bouton de porte métamorphe comme point de bascule vers la fantasmagorie, les visites successives et de plus en plus inquiétantes des fantômes, la vision terrifiante finale), même si elle reste martelée de gags cartoonesques et portée par des personnages familiers et sympathiques, inscrit le film du côté macabre d'Halloween pour mieux préparer au triomphe des valeurs positives, familiales et féériques de la fête de Noël. Le dessin animé soigne d'ailleurs particulièrement l'imagerie délicieusement kitsch du « Noël blanc » (rues abondamment enneigées, flocons épais flottant au vent, douce aura de la lumière des réverbères dans une nuit obscure pleine de promesses, etc.). Il s'agit de confirmer un peu plus encore la proximité entre l'esprit « magique » de ces fêtes si prédominantes aux États-Unis, et le monde enchanteur des fictions disneyennes. Noël et Halloween deviennent alors non seulement des périodes de marketing privilégiées pour les sorties de films et le merchandising de Disney (décorations et parades des parcs d'attractions comprises), mais encore des colorations, aussi extensives que valorisantes, de leur univers diégétique. Autrement dit, tous les Noëls ne seront pas blancs, mais désormais, ils ne pourront se fêter sans Mickey et ses amis. *



dèles pour ce nouveau film en termes de rythme et de format, assume le rôle de l'Esprit des Noëls présents. Enfin, lorsque Scrooge est emporté dans un cimetière pour entrevoir le futur, il se confronte à une créature énigmatique d'abord silencieuse, qui, pour toute réponse demandée, ne fait que lui souffler la fumée de son cigare au visage. Ce n'est qu'après avoir découvert la tombe du pauvre Tiny Tim, puis le trou dans le sol destiné à recueillir sa propre dépouille, que Scrooge aperçoit le visage hilare du cruel Pat

au cinéma pour se consacrer corps et âme à l'animation, qui avait travaillé comme animateur sur bon nombre de classiques Disney et qui avait déjà scénarisé à ce moment de sa carrière LES AVENTURES DE BERNARD ET BIANCA et ROX ET ROUKY, confère au NOËL DE MICKEY une fonction clairement patrimoniale en revisitant un classique de la littérature par l'intermédiaire d'une véritable parade historique à travers le catalogue des personnages Disney. Par la même occasion, le réalisateur associe dans la tête des spectateurs les puissances de création et les valeurs éthiques de Charles Dickens et de Walt Disney. Ce travail d'auto-légitimation, voire d'autocanonisation, de son œuvre par le studio est visible

↑ Mickey est avant tout un emblème pour Disney : bien qu'il figure dans le titre du court-métrage, le personnage principal est Picsou/Ebenezer Scrooge.